Radio France Hérault a choisi «cette fille bien gardée» pour sa drôlerie et sa folie.

Un vaudeville signé Labiche et mis en scène par Michel Raskine, pourquoi aller chercher d'autres raisons de vous conseiller ce spectacle ?

Autour du spectacle

Exposition de photographies
Marie-Noëlle Kunart (création)
Du 29 mars au 2 avril 1994

Prochain spectacle

Fin de partie
Du 11 au 17 avril 1994
Grammont

Le Théâtre des Treize Vents
est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Francophonie,
la Ville de Montpellier, la Région Languedoc-Roussillon
et le Conseil Général de l'Hérault.
Renseignements et location : 67 58 08 13

Photos : Philip Bernard - Création : Infographie - Impression : Technic Offset

SAISON 93/94

Théâtre des Treize Vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON
M O N T P E L L I E R

La fille bien gardée

D'Eugène Labiche
Mise en scène : Michel Raskine

L'enfant et les sortilèges

C'est l'été. La nuit est douce et chaude. Dehors, là, tout près, sous la fenêtre, la musique joue polkas et quadrilles et tous rêvent d'aller au bal.

Maman est sortie et Berthe ne dort pas.

La nuit, les petites filles intelligentes et drôles, parfois, ont peur du noir. C'est que les nains et les fées des livres d'images leur soufflent à l'oreille désirs et folies. Et les petites filles, alors, croient aux sortilèges.

Une nuit de 1850, entre kirsch et cigare, égarée sans papa dans le monde des grands, une demoiselle de sept ans verra s'envoler à tout jamais son enfance et son ange gardien. Au petit matin, malgré la pluie d'été qui lave les visages et apaise les cœurs, maman lointaine, domestiques effarés ou cyniques, militaire éméché et enfant meurtrie, tous appelleront, épuisés, le sommeil.

Ainsi s'achèvera, contée par Eugène Labiche, la brève et pitoyable aventure de Berthe-au-pays-des-malheurs, fille bien gardée.

Michel Raskine

La fille bien gardée.

Cette comédie-vaudeville en un acte de la collaboration Labiche-Marc-Michel fut créée au théâtre du Palais-Royal le 6 septembre 1850. Le titre, les spectateurs d'alors pouvaient y prendre garde, vient d'une petite pièce des Favart, *La Fille mal gardée ou le Pédant amoureux*, parodie de *la Provençale* de Lafont. La pièce des Favart est de 1758. Le charme de leur théâtre (particulièrement de celui de Favart, plus riche que celui de sa femme) l'apparente à celui de Marivaux. Labiche ne lui doit rien, que l'idée d'un titre, par contraste.

La fille bien gardée marquait les débuts au Palais-Royal d'une actrice de sept ans, Céline Montaland. Née à Gand, en Belgique, le 10 avril 1843, elle était la fille d'un couple de comédiens et la légende dit même qu'elle vit le jour dans la loge de ses parents. Elle fut, très tôt, employée au théâtre pour les petits rôles d'enfant ; on la vit ainsi dans *Gabrielle* d'Emile Augier (Comédie-Française, 15 décembre 1849). Son succès dans **La fille bien gardée** incita Labiche et ses collaborateurs à écrire pour elle toute une série de petites comédies : *Un bal en robe de chambre*, *Mam'zelle fait ses dents*. Elle parut aussi dans *Maman Sabouleux*, ainsi que dans des pièces auxquelles Labiche n'eut aucune part mais qui, comme celles de notre auteur, avaient été composées pour mettre en valeur le talent de l'actrice prodige. Celle-ci grandit sans perdre son talent, au contraire. Elle fournit une brève carrière, bien remplie pourtant. De 1850 à sa mort (1891), outre de nombreuses tournées (province, Russie, Amérique) elle se produisit à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase, et de nouveau au Palais-Royal (1866), à la Gaîté, au Châtelet, aux Nouveautés, à l'Odéon. En 1884 elle entra comme pensionnaire à la Comédie-Française et fut nommée sociétaire en 1888.

Gilbert Sigaux - Œuvres complétes de Labiche - Club de l'Honnête Homme - 1967

La Fille bien gardée

Comédie-Vaudeville
d'Eugène Labiche et Marc-Michel
Mise en scène : Michel Raskine
Décor : Antoine Dervaux
Costumes : Odile Voyer
Collaboration musicale : Virginie Michaud
Lumières : Frédéric Gourdin
Son : Didier Torz
Coiffures et maquillages : Sylvie Vanhelle
Assistante à la mise en scène : Vérène Corcos

Avec :
Luc-Antoine Diquero : *Saint-Germain, chasseur de la baronne*
Arno Feffer : *Rocambole, carabinier*
Marief Guittier : *La baronne de Flasquemont*
Jean-François Lapalus : *Berthe, sa fille (sept ans)*
Virginie Michaud : *La dame au violon*
Marie-Christine Orry : *Marie, femme de chambre*

A Paris, dans l'hôtel de la baronne

Production :
(La Métaphore), Théâtre National Lille Tourcoing Région Nord/Pas-de-Calais
Le Bateau Feu / Scène Nationale Dunkerque

Du 29 Mars au 2 Avril à 20 h 45, Mercredi et Jeudi à 19 h.
Durée du spectacle : 1 h 20
Grammont

Labiche : gredin ou polisson ?

par Daniel Lindenberg

(...) On a souvent remarqué la prodigieuse fécondité de Labiche.
Il «écrivait facilement, rapidement, joyeusement, nerveusement». (Philippe Soupault)

Emile Augier pensait que son ami avait écrit cent soixante pièces ; il semble en réalité qu'il en ait écrit cent soixante-quinze ! dont seulement cinquante-sept furent jugées par lui dignes de figurer dans son Théâtre complet. Plus étonnant encore, il traitait ces morceaux si sévèrement sélectionnés de «farces». Ce qui était d'ailleurs, d'un certain point de vue, la stricte vérité. Le genre exact auquel Labiche donnera ses lettres de noblesse est en effet le «vaudeville-farce», qui s'oppose, selon la typologie remise en vigueur par M. Henry Gidel, au «vaudeville anecdotique» et moralisateur représenté par Scribe et une foule d'autres auteurs. Comme son ami Augier, Labiche a hésité avant de prendre la voie, jugée jusqu'à lui peu compatible avec la «vraie» gloire littéraire, du vaudeville désopilant.

Il avait tâté du roman d'analyse (*La clef des champs*, 1839), et de la critique journalistique, puis hésité entre le drame sérieux et le vaudeville ; ce n'est qu'en 1844, avec le succès du *Major Cravachon*, qu'il aura trouvé définitivement sa véritable veine. Son triomphe sera complet avec l'extraordinaire succès du *Chapeau de paille d'Italie*, dont Sarcey n'hésitera pas à dire qu'il marque «une révolution dans le vaudeville» ; Sarcey suivait donc le public, qui faisait à Labiche un plébiscite qu'il refusait à Augier et Dumas fils, dont la renommée ne dépassait guère l'élite cultivée et raisonneuse.

Or les vieux préjugés contre le vaudeville, toujours considéré par les doctes comme un genre populaire et grossier, ne désarmaient pas pour autant.

Sarcey raconte que le directeur du Palais-Royal (où fut créé *Le Chapeau de paille d'Italie*), Dormeuil, traita Labiche d'imbécile lors de la générale, et refusa d'assister à la première. C'est, pour Labiche, qui n'en a cure, la période par excellence du «vaudeville de mouvement», mécanique rigoureuse fondée pour l'essentiel sur le quiproquo ; le ou les personnages sont toujours pris pour un ou des autres.

Le quiproquo s'étend aussi, à l'occasion, aux lieux et aux situations ; soit en raison de l'aveuglement ou de la bêtise d'un des personnages, soit par machination ; en général l'un se greffe sur l'autre. Pris dans une nasse, les héros de la farce tentent n'importe quel stratagème pour se dégager, à commencer par des pirouettes verbales d'un comique irrésistible. C'est le fameux : « Il est modeste, modeste comme tous les plongeurs » de *Monsieur Perrichon* à qui l'on vient de faire remarquer que l'homme qui l'a prétendument sauvé de la noyade n'en a jamais fait état ! Coq-à-l'âne, acharnement logique dans l'invraisemblance, et vieux comique de répétition : telles sont les «ficelles» du métier de Labiche ; Feydeau s'en souviendra. Ajoutons que ce métier ne s'exerce pas dans la solitude absolue : sur l'immensité de son œuvre, Labiche n'aura écrit que six pièces sans un collaborateur. D'où les accusations récurrentes de n'avoir fait que signer certains textes sortis de son «atelier» ; Henry Becque, par exemple, soutiendra toujours que *Le Misanthrope et l'Auvergnat* était, en fait, de son oncle Martin Lubize.

Eugène Labiche est-il secrètement, voire «inconsciemment», un critique féroce de la bourgeoisie, un Brecht qui s'ignore ? On sait que c'est en tout cas de cette manière que l'ont interprété le surréaliste Philippe Soupault, et les jeunes metteurs en scène marxisants des années 60, en Allemagne (Peter Stein) puis en France (Patrice Chéreau et Jean-Pierre Vincent, dont les mises en scène, respectives de *L'Affaire de la rue de Lourcine* et de *La Cagnotte* sont restées mémorables). Nous avons aujourd'hui de bonnes raisons de penser que ces séduisantes variations reposent sur un malentendu fort répandu, qui consiste en gros à rabattre le «bourgeois», au sens romantique et «art-pour-l'art» du mot – le «philistin» autrement dit –, sur son acception sociologique classique. Labiche ne cherche sans doute pas à faire rire son public de lui-même, ce qui serait une gageure, mais à lui faire partager le mépris de l'artiste pour le «salaud» – comme dira un siècle plus tard Jean-Paul Sartre –, englué dans son «esprit de sérieux». Et le plaisir que nous prenons encore à Labiche – certainement l'auteur comique français le plus joué dans le monde après Molière – vient justement de l'universalité de ses caractères. On peut penser que l'apolitisme obligé de la scène sous le Second Empire (si l'on ne prend pas trop au sérieux les fausses audaces d'un Augier ou d'un Dumas fils) est le handicap dont Labiche a fait une force. Au reste, nous savons que Labiche, qui se retira «noblement» dans une propriété de Sologne dès que les revenus tirés de son œuvre le lui permirent, était aussi sordidement intéressé et politiquement pusillanime que ses personnages les plus typiques. (...)

Daniel Lindenberg
(extrait du *Théâtre en France*, Colin, Paris, 1989)